

Lecture d'extraits de La déchirure D'Henry Bauchau

Extrait 1¹

Depuis sa maladie, je pense à maman comme à un enfant de plus dont je suis responsable. Non sans irritation pour les problèmes que cela me pose. Non sans douceur à cause de sa faiblesse, des larmes qui s'emparent d'elle et bouleversent son pauvre visage en partie paralysé. La mort n'y a rien changé. Le silence ne s'est pas rétabli entre nous, ni l'absence et le froid qui nous ont séparés pendant tant d'années. Elle demeure en moi sans ses méfiances passées, avec le rire charmant qui parfois jaillissait d'elle et ce geste un peu vague de sa main encore vivante. Un geste humble, un peu ironique et qui semblait dire qu'elle ne savait pas très bien, qu'elle n'était pas très sûre. Comme moi.

Extrait 2²

Aujourd'hui c'est la mer qui me fait penser à elle et qui me presse d'aller à sa recherche. Après la tempête d'hier, la matinée est légère, à peine ensoleillée et la mer, étendue, semble dormir sur les rochers. C'est cela qui évoque le mystère de sa vie et de sa mort en moi. La mère était debout. Elle était un personnage debout et, sauf pour de rares instants de détente, une image verticale. La mère couchée annonçait le retour des semaines d'attente et de pénombre – comme si on avançait dans un éternel sous-bois – on nous préparait à la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur.

Extrait 3³

Ces larmes que je croyais les miennes mais qui, en réalité, s'échappaient inlassablement des yeux de maman chaque fois que nous nous retrouvions. Il y eut alors de nombreux voyages, des réunions, des consultations de médecins, une très forte pression du réel mais toujours voilée par ce doux réseau de larmes sous lequel elle attiédissait peu à peu et dissolvait le froid ancien. Ces larmes ouvraient une faille dans les glaces accumulées par les années. On ne pouvait pourtant pas progresser très loin dans cette voie car le temps de la parole était passé. Et c'était la parole qui avait été blessée jadis quand, avec l'enfant, elle accourait vers la mère, le grand accueil et la terre familière. Elle s'était retrouvée soudain devant une femme froide presque inconnue et les mots en étaient restés interdits.

Extrait 4⁴

Comme je le fais aujourd'hui à ma table, par un beau jour bien éventé, voyant de ma fenêtre au vingtième étage le paysage de Paris sous son ciel traversé. Je puis retenir cet instant par l'écriture et pourtant c'est par elle aussi que je le quitte, d'un mouvement très douloureux, pour m'enfoncer au sein des mots qui vont vers la mort de maman. J'ai peur en faisant cela de commettre la faute. Je sais qu'il est souvent plus beau et plus juste de ne pas dire que de dire. C'est qu'il ne s'agit plus de

¹ BAUCHAU H., *La Déchirure* (Espace Nord, 34), Bruxelles, 1986, p. 13.

² *Ibid.*, p. 13.

³ *Ibid.*, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 26.

beauté, ni de justice. Il s'agit de lutter contre la mort, à l'aide de l'amour mutilé. (Pourquoi mutilé ? Je ne le sais pas encore, mais je sens que c'est ainsi). Et vous savez bien que l'acte d'amour est d'entrer et de sortir. Si je n'ai pu entrer dans la vie de maman, l'acte d'amour est peut-être d'entrer dans sa mort. Encore faut-il le pouvoir, ce qui serait le second acte. Le premier commençait à l'écrasement près du tas de briques. Alors il n'y avait plus d'action possible, mais on ne pouvait en rester là. Il fallait trouver du secours. Le premier acte continuait donc – et il continue toujours – par l'entrée chez la Sibylle.

Extrait 5⁵

La maison de Blémont est une grosse bâtisse carrée de l'époque romantique, flanquée d'une aile ancienne qui ne comporte, sous les greniers, que des remises et des écuries. À la jointure des deux ailes se trouve un petit escalier de pierre bleue. Il ouvre sur la cour à côté de la porte de l'écurie des chevaux. Une seconde volée, en bois, mène aux greniers à grains.

Il est toujours obscur. Quand on descend vers la cour, on est ébloui par la lumière. En remontant vers la cuisine, on est surpris par l'ombre et on doit tâtonner un instant à l'aveuglette avant de trouver la rampe. Dès qu'on pousse la porte de l'office, on est accueilli par la chaleur du poêle qui y brûle en toute saison et par les odeurs savoureuses de la cuisine.

Je trouve l'escalier au départ de toutes mes sensations et de tout ce que j'aime. Ce qui peut se traduire ainsi : je quitte la cuisine, je descends l'escalier, je traverse la ferme en courant, je flâne çà et là dans les granges et les écuries, je vagabonde dans la prairie des peupliers et je vais jusqu'à la rivière. Là on respire un air de bonheur, car le vent dans les peupliers est encore aujourd'hui l'image de la liberté. Je puis m'y amuser sans arrière-pensée, au retour je suis certain de retrouver l'escalier, la chaleur claire de ma cuisine et le sourire de Mérence.

La Sibylle feuillette un instant mon cahier et me le rend : Vous avez d'abord écrit l'escalier gris. Vous avez biffé et mis bleu.

Nous l'avons toujours nommé l'escalier bleu. J'ai hésité, en écrivant, parce que les marches semblaient grises à cause de l'humidité, mais la pierre était bleue. Elle est devenue plus bleue en moi, avec les années. Elle faisait penser à la mer. Olivier la léchait parfois et il disait qu'elle avait un goût salé.

⁵ *Ibid.*, p. 60.